

Médéas

EN SCÈNE :

MÉDÉAS.

MÉDÉE.

MÉDÉE/COLCHIS.

MÉDÉE/CYPRIS.

NOURRICE.

CORYPHÉE.

CRÉON.

JASON.

NOTE SUR L'ACTRICE : *Médéas, dans sa triple composition, peut être interprétée par une seule actrice, mais aussi par trois actrices.*

MÉDÉAS EST LE MONDE DE MÉDÉE QUI S'EN VA : *C'est Médée qui s'apprête à partir en exil. C'est une matière faite de plusieurs sentiments qui découlent de sa condition multiple : la mère qui a tué ses enfants, la femme amoureuse de Jason, mais trahie, l'étrangère qui vient d'un monde archaïque comme la Colchide, la Magicienne, femme de science et de défis. Il y a donc plusieurs personnalités en Médéas. On peut les exemplifier en MÉDÉE, MÉDÉE/CYPRIS et MÉDÉE/COLCHIS. MÉDÉAS les contient toutes et en contient aussi toutes les variations possibles.*

Avant d'entrer dans le « non-lieu » de l'exil Médée nous laisse une question terrifiante : « Peut-on cesser d'être mère quand on l'a déjà été ? »

La Médée mythique répond qu'on le peut.

L'orgueil d'être femme n'est pas moins puissant que celui d'être mère. Il le précède. C'est le premier souffle de la chair, le premier mouvement du féminin qui est éveillé justement par la douleur, par la trahison, par la privation.

Il est impossible de l'étouffer.

Dans la maison du temps. Un espace X. Dans le lieu des préliminaires de l'exil.

Face au public, un petit théâtre monté sur des roues.

Le petit théâtre évoque également la Charrette de Thespis et l'Opera dei Pupi.

Parmi les choses qui vont être abandonnées, un chariot avec de la nourriture et un vieux fauteuil.

Dans le noir, la plainte de la nourrice qui erre : « Ah ! Si la nef Argo n'avait pas dirigé ses fameuses voiles vers la sombre Colchide ! »

Médéas est dans l'espace X. Elle porte des chaussures avec une très haute semelle de liège. Elle regarde avec suffisance la charrette. Elle enlève ses chaussures. Elle reste pieds nus. Dès qu'elle aperçoit la nourrice qui arrive, elle se cache derrière le petit théâtre.

La nourrice entre en poussant, avec lassitude, un chariot contenant de la nourriture. Elle appelle Médée à voix haute.

NOURRICE. – Médée ! Médée !

Personne.

Si je t'appelle Médéas, me réponds-tu ?

Tu sors du rideau de satin, de l'armoire, de sous le lit, de la valise, des combles, du nid de l'aigle s'il y en a encore, tu sors du manteau de laine de ton père...

Ça fait deux jours que tu ne manges pas.

Le lait est chaud.

Le chocolat s'est dissous.

Le biscuit s'est défait dans le lait.

Ne pleure pas, toute la faute est à la Toison d'or.

Comment as-tu pu y croire ?
Ce n'était qu'une peau d'animal,
pourrie, inutile, puante,
assiégée par les fourmis,
non qu'elles aient cru au bélier ailé,
mais parce que c'était simple pour elles d'y grimper.
Notre boucher en jette au moins une par jour.
C'est celle-là que tu aurais dû donner à Jason
et il se serait résigné
à être un homme quelconque.
Faire d'un homme un roi
amène toujours des malheurs.
Tu es une femme de roche bleue
au sein de la Colchide.
Tu viens de la fin du monde,
d'où la mer reflue
puisque au-delà il n'y a plus rien.
Comment la ruine peut-elle te frapper à ce point ?
Le biscuit s'est déjà dissous dans le lait.
Comme hier et avant-hier.
Il est tard, le petit-déjeuner n'a plus de sens.
À moi maintenant le plus difficile,
préparer pour toi le supplice du déjeuner.

La nourrice s'en va. Médéas sort de sa cachette.

MÉDÉAS. – Tu te souviens de la fourrure ?
Renard, castor, lynx ?
Tu n'as pas eu le temps
de deviner l'animal.

C'était ma Toison d'or,
ma vanité, mon autorité,
ma majesté.
Ne la cherche plus.
Nourrice, repose-toi.
Pose la brosse.
Ne pense pas à la brosser,
à l'aérer,
à lutter contre les mites.
Je l'ai cédée à une femme pauvre,
d'un pauvre monde.
Cette femme mourait de froid.
À présent elle a chaud, elle n'a plus froid.
Fourrure... chaleur absolue.
Fourrure... chaleur diffuse.
Diffuse comme le feu.
Faites exprès pour une femme emmurée
par le froid.
Nourrice, ne te fais pas de souci pour moi.
Je ne sortirai qu'en un jour de soleil.

La nourrice revient, poussant le chariot avec le repas. Médéas n'a pas le temps de se cacher.

NOURRICE. – Mange, Médéas.

MÉDÉAS. – Non, nourrice, je ne mange pas.

NOURRICE. – Le voyage sera long.

MÉDÉAS. – Je n'ai pas envie.

NOURRICE. – Tu veux aller en exil l'estomac vide ?

MÉDÉAS. – Je t'ai dit non. Médéas ne mange pas.

NOURRICE. – Au moins une tranche de viande, je l'ai cuisinée comme tu l'aimes, avec de l'origan et des câpres.

MÉDÉAS. – Ce n'est pas le bon jour.

NOURRICE. – Comment veux-tu supporter ta douleur ?

MÉDÉAS. – Sans origan ni câpres.

NOURRICE. – Tu es cruelle avec moi.

MÉDÉAS. – Tu ne penses qu'à la nourriture, toi.

NOURRICE. – C'est pas rien !

MÉDÉAS. – Donne mon repas aux oiseaux.

NOURRICE. – Un peu de douceur, Médéas.

MÉDÉAS. – Après tout ce qui est arrivé ?

NOURRICE. – Je suis vieille, je ne verrai pas le début du nouveau jour.

MÉDÉAS. – Je ne peux rien faire pour toi.

NOURRICE. – Je voudrais te voir manger avant que ce jour soit fini.

MÉDÉAS. – Une pomme, une pomme suffit.

NOURRICE. – Trop peu pour que je sois satisfaite.

MÉDÉAS. – Je t'ai dit que je n'ai pas faim.

NOURRICE. – Puis-je faire autre chose pour toi ?

MÉDÉAS. – Prends l'habitude de ne rien faire pour moi.

NOURRICE. – Je ne peux pas.

MÉDÉAS. – Rôde dans les chambres vides et poursuis ta plainte.

La nourrice s'éloigne éplorée, en reprenant ses lamentations : « Ah ! Si la nef Argo n'avait pas dirigé ses fameuses voiles vers la sombre Colchide ! »

Médéas prend une pomme et la mange. Pendant qu'elle mange, elle sort une lettre de son sac. Elle lit. C'est le récit détaillé de la mort atroce de Glaucé et Créon, fruit de sa vengeance. Ce n'est pas la première fois que Médéas lit cette lettre.

MÉDÉAS. – « Que tes enfants étaient beaux ! Propres, parfumés, comme il convient aux enfants du nouveau roi. »

(Médéas cesse de lire, agacée par ces mots elle réagit.) Nouveau roi ? Il n'existe pas de nouveaux rois tant que Médéas ne le voudra !

(Médéas reprend sa lecture.) « Comme ils étaient beaux quand ils entrèrent dans le palais, apportant

la fourrure en cadeau. Lui, Jason, l'invita, elle, à être aimable avec eux. Elle, d'abord, se détourna avec une expression de refus. »

(Médéas interrompt de nouveau sa lecture, très agacée.) Refuser mes enfants ? De quelle matière es-tu faite, sale garce ? Ah ! tu n'es que gel sous forme de femme. Couvre-toi... couvre-toi avec la fourrure, elle va te réchauffer...

(Médéas reprend sa lecture.) « Puis elle vit la fourrure et courut à leur rencontre et se montra gentille, affectueuse. Elle revêtit aussitôt le manteau bariolé, plaça la couronne sur sa tête. Elle se leva du trône et se mit à faire le tour des chambres du palais, pleine de vanité. Puis le spectacle changea : ses jambes se mirent à trembler, son corps se tordit, incapable de se redresser. Le sang commença peu à peu à couler de ses chairs et de sa bouche commença à sortir une bave blanche qui se répandit sur les pavés de la chambre. »

(C'est alors que Médéas s'interrompt, très satisfaite.) Fourrure miraculeuse !... Pour réchauffer ce gel à forme de femme il aurait fallu au moins dix mille poussins... Je n'aurais jamais supporté que ne serait-ce qu'un seul poussin fût sacrifié pour ce gel à forme de... de... de pitoyable princesse.

(Médéas reprend sa lecture.) « Les pupilles se mirent à sortir des orbites. C'est alors qu'elle lança de terribles gémissements. Elle était tourmentée par deux maux : sur sa tête, la couronne était devenue une rigole de feu qui la dévorait et la fourrure rongait ses blanches chairs comme un animal ressuscité, assoupi depuis des siècles. Glaucé, entièrement incendiée, essayait de fuir, mais où ? Elle agitait sa chevelure et sa tête de-ci de-là tentant de se défaire

de la couronne, mais l'or enserrait ses cheveux et plus elle s'agitait, plus elle brûlait. Méconnaissable, elle tomba à terre. Ses chairs commencèrent à se détacher des os et le sang à couler mêlé au feu. Tous avaient peur de la toucher, à l'exception de son pauvre père qui, la serrant dans ses bras, gémissait : « Ma pauvre fille, quel est ce dieu qui te donne une mort si indigne ? Qui prive ce vieillard de toi, alors qu'il a déjà un pied dans la fosse ? » Plus il essayait de la soulever et de se soulever, plus son corps adhérait à celui de sa fille « tel le lierre au tronc ». Ce fut une lutte terrible : lui qui voulait se relever sur un genou, elle qui, au contraire, l'empoignait déchiquetant ses chairs encore davantage. Il n'arriva rien de plus, car ce n'était pas possible. À présent le père et la fille gisent morts, l'un à l'autre attachés. »

Médéas, satisfaite du compte rendu qu'elle a lu et du succès de sa vengeance, va chercher sur le chariot la bouteille de vin et un verre. Elle lève un toast. Une voix lointaine appelle : « Médée ! Médée ! »

Médéas vérifie si la voix vient de l'intérieur du petit théâtre.

MÉDÉAS. – Qui m'appelle ?

Qui désire Médée ? Médée n'existe plus.

Je m'appelle Médéas.

Répète, répète avec moi : Mé-Dé-Às.

Le « s », le « s » final.

Pourquoi le « s » ?

Je suis au-delà de moi-même

et le nom ne finit plus où

il s'achevait autrefois.
Le « s » va loin, comme moi,
c'est une note de vent, comme moi,
il est à la pointe de la langue,
c'est le char du soleil
de mon père,
c'est une aile, la juste poussée pour s'évanouir
au-delà de l'ancien nom de « Médée ».
Nous sommes nombreuses à partir.
Le « s » m'emporte moi,
Médée-Colchis,
Médée-Cypris.
Mon corps s'effondre
et refait surface, se détache Colchis,
esprit de Colchide,
la terre où le monde commence et en même temps
s'achève,
d'où émane l'odeur de ce qui en un clin d'œil
commence et s'achève.
Puis refait surface et se détache Cypris,
esprit de l'amour qui effleure l'horreur.
Moi qui aime et détruits.
Moi qui ne repose pas dans l'amour,
mais gare si je trouve un matin
le lit froid et désert.
« S-s-s »... en avant !
En avant vers l'exil.

*De nouveau une voix lointaine appelle : « Médéas !
Médéas ! »*

MÉDÉAS. – Qui es-tu ? Es-tu Jason ?
Tu as appris mon nouveau nom ?
Non, ce n'est pas toi.
Tu as autre chose à faire.
Comme une grosse mouche tu dances sur le cadavre
de la nouvelle épouse,
cherchant le bon endroit où te poser.
Mais que fais-tu ?
Ce grumeau royal brûle de poison
et non de passion.
Veux-tu encore la serrer dans tes bras, l'embrasser ?
Un immonde reflux de boue
te fait croire que tu as encore une bouche,
mais n'importe quel mot, même sale,
se crée avec un peu de sentiment.
Tu n'as même pas ça.
Quel calcul que le tien !
Tu as profité de cette pauvre princesse
pour devenir roi et avoir de nouveaux enfants de roi.
Tu l'as exposée au pire danger :
ma vengeance, à moi, Médéas.
Essaie d'approcher si tu en as le courage.
Tu n'as rien à dire ?
Attention Jason !
Il y a autre chose et c'est plus terrible.
Plus que ce que tu sais déjà.
Ce que tu as déjà vu est peu de chose.
Rien qu'un avant-goût de l'enfer,
le début de l'horreur.
Écoute la suite.